

# MEMOIRE DU PAYS

Glaudi Barsotti

Mariús RAMBAUD (Voir PUGET)	
Julian RAMPAL	2
Just RAYNOUARD	4
Mariús REVERTÉGAT	6
Camil REYBAUD (Voir Iacinta DUPUY)	
Alexandre REYMOND	8
Mariús RICARD-BERARD	10
Lidia de RICARD-WILSON	12
Josèp RICHARD	14
Amabla RICHIER	16
Charlon RIEU	18
Antonieta RIVIERE	20
Pau ROMAN	22
Josèp ROUMANILLE	23
Loís ROUMIEUX	25
Loís ROUQUIER	27
Pascau ROUSTAN	28
Loís ROUX	29
Josèp ROUX	30
Joan Francés ROUX	32

## JULIAN RAMPAL, LE TROBAIRE BOUCHONNIER

C'est dans les ouvriers des métiers traditionnels que l'on rencontre de nombreux écrivains occitans au moment de la renaissance des années 1850. Cela est normal dans la mesure où il s'agit de personnages qui disposent de certains loisirs grâce à une relative sécurité d'emploi en rapport avec leur spécialisation.

Ainsi, c'est le cas qui se présente avec Josèp Julian Rampal, ouvrier bouchonnier de son état. Il est né à Marseille le 29 février 1820, et il devait y mourir le 28 novembre 1888.

Nous avons une description physique du personnage, faite pour l'instant, d'avoir pu découvrir une photo. En effet, d'après un collaborateur anonyme du journal *Lo Tròn de l'Èr* (*Le Tonnerre*), il était grand, maigre, portant des moustaches brunes, et il menait de front la poésie avec la politique ; il demeurait pas très loin de l'hôpital de la Conception.

La carrière littéraire et artistique de Julian Rampal paraît commencer dans les années 1850, au moment où naît ce que l'on a appelé le théâtre chantant, suite à l'abandon, sous Napoléon III, d'une ordonnance de 1824 qui interdisait aux cafés chantants la comédie, le vaudeville, l'opéra, les chœurs, la mise en scène et les costumes ! Bien entendu, pour Napoléon le Petit, cela à la condition que l'on n'y parla point politique ! C'était une façon de distraire les gens et de leur faire oublier leurs soucis... Toujours est-il que cela permet un véritable déchaînement de création populaire et que l'occitan connaît un grand succès sur la scène.

Julian Rampal écrit alors de nombreuses chansons et surtout des déclamations qui sont débitées par divers artistes tels Revertégat ou Reboul, mais aussi par lui-même, à l'Alcazar, à la salle Boisselet et dans les nombreux cercles qui existaient à cette époque à Marseille. C'est d'ailleurs à la suite des représentations dans ces cercles auxquelles il apportait son concours que l'on comprend ce que sont les idées politiques de Julian Rampal, car celles-ci n'apparaissent jamais dans ses textes ce qui est fort étonnant. Mais il est vrai que nombre de ceux-ci ont été écrits sous le Second Empire, avant 1864, alors que la censure était très rigoureuse. Cependant, on constate que Julian Rampal participe très souvent aux représentations données en faveur des socialistes et des républicains, et il est donc évident que ses sympathies vont vers ces derniers.

La production de Julian Rampal est essentiellement destinée à la distraction d'un public populaire, et les scènes en rapport avec ce public qui aime à s'y reconnaître, sont nombreuses. On les sent authentiques, avec ces descriptions de « nèrvis » (et non pas de « quècos », qui eux sont de véritables malfaiteurs !), ou de femmes victimes des mauvais traitements de leurs maris. Bien entendu, les déclamations osées comme « Lo Sant Pielon » (« Le Saint Pilon ») en référence au sommet portant ce nom, ou « Lo romadan » (« Le ramadan »), ne sont pas rares, mais de toute façon, elles ne vont pas plus loin de ce que présente le music-hall d'expression française.

Très intéressantes sont les descriptions de types populaires, tels « Lei lochaires » (« Les lutteurs ») ou « La marchanda d'orsins » (« La marchande d'oursins »). L'une des déclamations qui, sur le plan historique est digne d'intérêt, est « Lei concèrts Faveta » (« Les concerts Favette »), dans laquelle il présente ces concerts qui se déroulaient à la Joliette et auxquels participaient les travailleurs du port, chacun demandant les chansons qu'il avait envie d'entendre ou même les interprétant lui-même.

Par ailleurs, il collabore au journal de Mariús Féraud, *Lo Rabalhair* (*Le Ramasseur*), devenu ensuite *Lo Caçaire* (*Le Chasseur*), et à partir de 1880, à *Lo Tròn de l'Èr* fondé par Père Mazière et par le futur député socialiste et fédéraliste Antida Boyer.

En 1858, avec son ami Mariús Hermitte et Chabert, un autre trobair, il édite un fascicule de poésies provençales, « Lo foit » (« Le fouet »), dont le but est de fustiger ceux

qui écrivent mal le provençal. Et ils attaquent le malheureux Mariús Féraud qui répond vertement. De là une polémique assez dure qui pourtant ne semble pas avoir laissé de traces profondes puisque plus tard, Féraud a publié dans *Lo Rabalhaire* et *Lo Caçaire*, des poèmes de ses adversaires !

Julian Rampal, malgré des faiblesses certaines dans son écriture, a laissé des textes qui aujourd'hui constituent des témoignages pris sur le vif du Marseille de la seconde moitié du XIX<sup>ème</sup> siècle. Il montre la vie des classes populaires à un moment où celle-ci était très dure. Ce qui ne veut pas dire qu'aujourd'hui tout soit parfait, hélas !

## LE ROMANISTE JUST RAYNOUARD

Le mouvement de renaissance culturelle occitane qui se développe après la Grande Révolution s'est appuyé sur le souvenir historique de la dignité et de la gloire de l'ancienne langue. C'était en quelque sorte une justification du combat mené. Et bien sûr, des scientifiques qui n'étaient tous pas occitans, ont apporté par leurs études des arguments aux nouveaux écrivains dont l'inspiration était d'ailleurs complètement différente et n'avait rien à voir avec celle des Troubadours qui étaient d'un tout autre niveau.

Parmi ceux qui ont ainsi redonné ses lettres de noblesse à l'occitan, il y a Just Francis Maria Raynouard. Né à Brignoles (Var), où son père était procureur à la sénéchaussée de cette ville, le 18 septembre 1761, il fit de solides études classiques à Aix, qu'il compléta en suivant un cours de littérature grecque au Collège de France, à Paris. Il rentre à Brignoles où il devient avocat, et tenant des idées nouvelles, il est élu député du Var. Mais, ayant choisi le camp des Girondins, il échappe à la mort au dernier moment, reprend sa profession d'avocat et y gagne assez d'argent pour pouvoir partir à Paris s'occuper de... littérature !

C'était sa voie. Il gagne le prix de poésie de l'*Académie Française* et publie en 1805 sa tragédie « Les Templiers » qui obtient un immense succès et fait de lui l'un des écrivains les plus en renom. Coopté à l'*Académie Française* en 1807, devenu opposant à l'Empire, d'abord rallié à la Restauration, il abandonne, écéuré, toute activité politique en 1815, et il se consacre à la langue « romane » (occitan ancien) à laquelle il avait commencé à s'intéresser lorsqu'il avait dû s'occuper du dictionnaire du français à l'*Académie*. Il devait désormais y consacrer toute son activité.

C'est qu'il avait retrouvé dans les textes de Troubadours qui lui étaient tombés sous les yeux, son occitan provençal de Brignoles, très peu modifié malgré l'espace de temps qui s'était écoulé depuis le XIII<sup>ème</sup> siècle. Et c'est ainsi qu'il rédigea son « Choix de poésies originales des Troubadours », dont le premier volume parut en 1816, et les cinq suivants s'échelonnèrent entre 1817 et 1821. Dans cette œuvre, outre les divers genres de poésies des Troubadours (chansons, sirventés, pièces morales, tençons, romans, etc...), Raynouard présentait une grammaire de la langue romane, une biographie des Troubadours, un lexique. Là encore, il obtient un très grand succès auprès des lettrés, et le savant allemand Friedrich Diez rend visite à Raynouard de même que Goethe !

Désormais, Raynouard est le grand spécialiste de la littérature romane. Mais, il ne s'arrête pas en si bon chemin, et il a l'idée de rédiger un dictionnaire roman nécessaire à la bonne compréhension de l'œuvre des Troubadours. Ce sera le « Lexique roman » dont le premier volume, qui était en réalité le tome II, comportant les lettres A à C, parut en 1836. C'est que Raynouard qui sentait sa fin approcher, voulut d'abord sortir ce volume. Ainsi, le tome I, comportant les recherches philologiques, le résumé de grammaire romane et un nouveau choix de poésies, ne fut publié qu'en 1838 par ses disciples, les quatre volumes suivants l'étant de 1840 à 1844.

En effet, Raynouard mourut à Passy, près de Paris, le 26 octobre 1836, à l'âge de 75 ans.

Comme on l'a vu, Raynouard a écrit une œuvre poétique française qui n'est pas négligeable mais qui est aujourd'hui oubliée ; c'est elle qui au départ, l'a fait connaître. Par ailleurs, juriste, il a fait des études historiques de droit constitutionnel et d'économie sociale. De plus il a collaboré à de nombreux ouvrages et revues, mais là ce fut surtout pour présenter ses idées et ses conceptions sur la langue romane.

Raynouard reste le précurseur le plus illustre des études occitanes, car le premier, il a étudié scientifiquement la langue occitane des Troubadours, sachant faire le rapprochement avec la langue moderne.

Ainsi, Raynouard qui au départ, ne s'intéresse qu'à la langue des Troubadours, mais qui sent qu'elle est identique à celle de son parler de Brignoles, en vient à se pencher sur la littérature occitane de son époque qui éclate un peu partout en Occitanie. Et il conseillera au Niçois Josèp Rosalinda Rancher, dont il a lu « La Nemaïda o sia lo trionf dai Sacrestans » (« La Némaïde ou le triomphe des Sacristains »), d'employer le « r » à l'infinitif des verbes. C'est qu'à l'opposé des félibres qui n'ont aucune connaissance linguistique, Raynouard sait lui ce qu'est une langue. Malgré donc que les félibres, ignorants en la matière mais se référant toutefois à Raynouard, s'en soient simplement servi de garant, c'est en bonne partie grâce à lui que sera rétablie l'orthographe de l'occitan moderne. Ce qui correspond, dans la tête des gens, à une dignité retrouvée.

## MARIÚS REVERTÉGAT, LE CHANTEUR AIDE-ORTEFAIX

Le 28 juillet 1877, mourait à Marseille August Mariús Revertégat, en son domicile sis au numéro 4 de la rue Fortia. Il n'avait que 56 ans, étant né, également à Marseille, le 19 avril 1821.

Il constitue l'exemple de ces républicains socialisants qui exerçaient le métier de *ribairòu*, c'est-à-dire d'aide-portefaix car il n'était pas inscrit dans la corporation des portefaix, alors métier protégé, et en conséquence gagnait 10 fois moins pour un travail plus pénible ! Ce métier protégé fut brisé par le monopole du port donné en 1859 par le gouvernement impérial à la compagnie des Docks et Entrepôts dirigée par Paulin Talabot. L'on notera à ce propos que les portefaix qui en 1852 étaient partisans du roi, de l'ordre et de la religion, passent en masse à partir de 1860, au républicanisme et au socialisme. Et en mars 1871, c'est eux qui seront le fer de lance de la Commune de Marseille !

Revertégat était *ribairòu* ai-je dit. Mais il jouait aussi dans la *pastorala* ou plutôt les pastorales, inaugurées à partir de 1844 par la *Pastorala Maurel*. C'est à cette école qu'il se forma et que plus tard devaient d'ailleurs se former de grands acteurs tels Raimu, Delmont ou Charpin. Mais son maître fut au départ le chanteur Richard, récemment redécouvert. Il remporta un tel succès qu'il abandonna progressivement son travail de *ribairòu* devenu de moins en moins rentable pour se consacrer à la chanson comique.

Il était parfait dans ses imitations de certains types marseillais en cours de folklorisation : *Gavòts* (habitants des Alpes qui cherchaient à échapper à la misère en venant à la ville), *Sants-Janencs* (habitants du quartier de Saint-Jean, au Port Vieux), *Bachins* (Génois) et surtout les Anglais. Il imitait aussi parfaitement les cris particuliers des marchandes à la criée et notamment des poissonnières. Au témoignage d'un article de Clovis Hugues paru dans *La Jeune République*, journal socialiste qui devait devenir *Le Petit Provençal*, il s'était perfectionné dans ses imitations en allant, en compagnie de Père Bellot, le célèbre trobair marseillais, se faire invectiver par les poissonnières les jours où le poisson n'était pas trop frais !

Toujours selon le témoignage de Clovis Hugues, la première fois qu'il le vit se produire, c'était à Velleron, dans le Vaucluse. Plus tard, il le rencontra dans une salle de la rue de l'Olivier, à Marseille, rendez-vous habituel des chanteurs provençaux. Et sa dernière rencontre avec lui eut lieu en 1877 lors d'une soirée donnée au théâtre des Variétés au profit des ouvriers marseillais sans travail, à l'initiative du *Cercle Bellevue*. C'est qu'il n'avait jamais refusé son concours aux fêtes de bienfaisance et bien que peu intéressé par la politique, il avait bien marqué son camp en participant à de nombreuses soirées organisées en faveur des familles éprouvées par la répression des réactionnaires après la Commune de 1871.

Son succès auprès du public marseillais fut immense. Sa voix était bien timbrée avec une prononciation nette, et de plus, il évitait les chansons trop grossières. C'est pour cette raison que lui, républicain et socialiste, était fréquemment appelé pour égayer les spectacles de maisons pieuses !

Il a été la vedette de la plupart des salles marseillaises telles l'Alcazar, le Casino dont il était l'un des pensionnaires, le château des Fleurs, le Chalet Lyrique, et évidemment il s'est produit dans les très nombreuses salles de quartiers et de banlieues qui existaient à cette époque où la télévision n'existait pas encore. Par ailleurs, il a beaucoup voyagé allant chanter pratiquement dans toute l'Occitanie. C'est ainsi qu'on le trouve à Arles, Avignon, Nîmes, Montpellier, Toulouse, outre diverses localités moins importantes.

Par ailleurs, au moment des fêtes calendales, il était l'une des têtes d'affiche de la *Pastorala Chave* en compagnie de Bergier, autre artiste provençal, et de Blondel, que j'ai déjà présenté ici.

Contrairement à la plupart des chanteurs provençaux, Mariús Revertégat s'est contenté d'interpréter les chansons composées et écrites par d'autres. Lui-même n'est pas passé à la création de textes et de musiques. Mais son succès, qui fut immense, fait qu'il demeure l'un de nos plus grands artistes populaires. Il a été pourtant presque totalement oublié après sa mort malgré Clovis Hugues. Mais utiliser l'occitan était une voie difficile. D'autres d'ailleurs, qui sont les véritables défenseurs du pays puisqu'ils défendent sa culture, ont fait ce choix, et bien sûr acceptent donc un certain anonymat et un public réduit. Mais à terme, cela paye.

## ALEXANDRE REYMOND, UN TÉMOIN DE LA COMMUNE DE MARSEILLE

Il existe un certain nombre de textes en occitan qui traitent de la Commune de Marseille qui se déroula du 23 mars au 4 avril 1871. Ils sont d'autant plus intéressants qu'ils nous sortent des récits plus ou moins officiels ou de ceux de journalistes de métier dont l'objectivité laissait à désirer.

Parmi les auteurs de ces textes donc, nous avons un personnage qui rassemble les éléments du trobare marseillais tel qu'il se présente à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle et dans la première moitié du siècle suivant. En effet, Alexandre Reymond qui est né à Marseille en 1857, fut un trobare qui se rallia ensuite au *Félibrige* dont il fréquentait une association affiliée, *L'Escolo de la Mar (L'Ecole de la Mer)* dès sa jeunesse, et dont il était le secrétaire au moment de son décès survenu dans sa ville natale le 26 novembre 1937, à l'âge de 80 ans.

S'il a fait quelques poèmes, Alexandre Reymond demeure toutefois un prosateur. À ce titre, il est également intéressant puisqu'il rompt avec la tendance des écrivains de l'époque qui se croyaient obligés, même s'ils avaient un tempérament de prosateur, de faire des vers qui évidemment étaient rarement bons.

Ainsi, il collabore au journal satirique marseillais... mais de droite, *Le Bavard*. Sa collaboration à l'*Armanac Marselhés (Almanach Marseillais)* est plus tardive puisqu'on ne trouve sa signature qu'en 1929.

C'est surtout dans *La Sartan (La Poêle)*, le célèbre journal de Pascau Cros et Gabriel Guerriera, que j'ai déjà présentés ici et souvent cités, qu'il fait sembler-t-il ses premières armes en 1898. Il en deviendra un collaborateur régulier ; ses articles étaient signés sous le pseudonyme de « Lissandro » (« Lissandra »).

Il s'agit soit de textes d'actualité, soit de textes de souvenirs. Dans les premiers, nous avons un article instructif sur la grève du port de mars-avril 1901. Il y montre comment le paternalisme régnait alors sur le port, les maîtres et les négociants se mêlant aux travailleurs. Mais arrivent, nous explique-t-il, les passe-brosses francimands (les patrons du nord) qui pour faire baisser les salaires, ont appelé la *bachinalha*, c'est-à-dire les immigrés italiens. Et ces derniers veulent avoir aussi leur place au soleil. Résultat : les patrons qui ont semé le vent ont récolté la tempête, en l'occurrence une grève. On peut néanmoins fortement douter que les patrons d'ici n'aient pas soutenu les patrons francimands dans leur action pour la baisse des salaires ! Et n'oublions pas que les *babis*, comme on appelait les Italiens, sont devenus de bons Provençaux !

Les souvenirs de la guerre de 1870 et de la Commune de Marseille constituent des témoignages irremplaçables, même si leur auteur, « que refusa la politica » (« qui refuse la politique »), montre par là qu'il soutient le régime en place, autrement dit la République bourgeoise.

L'un concerne le premier commissaire de la République, nommé en 1870. Étant donné que les policiers de l'Empire avaient été révoqués un peu après sa chute du 4 septembre, il en fallait de nouveaux. Dans le nombre de ces nouveaux policiers, certains étaient pleins de bonne volonté mais plutôt ridicules. C'était précisément le cas d'un marchand de lettres de fer qu'il nous présente !

Passionnant est le récit que fait Alexandre Reymond de la journée du 4 avril 1871, date de la bataille livrée par les Communards marseillais contre les troupes du « dévot hébété » (sic Lissagaray !), le général Espivent de la Villeboisnet. Là, nous disposons du témoignage d'un adolescent de 14 ans, qui nous narre, sans fioritures inutiles, ce qu'il a vu ce jour-là.

Autre récit passionnant, unique, et certainement le plus important, celui relatif à la matinée du 30 novembre 1871, au Pharo. C'est qu'Alexandre Reymond avait pu en raison de son jeune âge, se faufiler jusqu'au lieu où ce matin-là devait être fusillé Gaston Crémieux, le chef de la Commune de Marseille, dont Adouf Thiers voulait la peau. Et c'est caché dans les buissons qu'il assistera à l'exécution de Gaston Crémieux et nous en fera une sorte de reportage.

Certes Alexandre Reymond n'avait rien d'un révolutionnaire, et ce serait plutôt le contraire. Mais il nous a laissé en occitan des témoignages irremplaçables de faits historiques qu'il a vécus. Il faudra s'en souvenir pour une histoire de la ville de Marseille et des luttes populaires qui y ont été menées.

## MARIÚS RICARD-BÉRARD, LE TROBAIRE DE PÉLISSANNE

Jusqu'à ces derniers temps, le nom de Mariús Ricard-Bérard évoquait simplement un trobair, certes parfois cité dans les études relatives à la renaissance occitane, mais dont on ne connaissait rien du personnage lui-même sinon qu'il avait été maire de Pélissanne, localité située près de Salon (B-du-R).

C'est alors qu'un ami occitan, Guiu Garnier, que je remercie ici, a fait des recherches qui ont permis de mieux le situer. C'est à partir de celles-ci que je vais présenter ce trobair.

Josèp Mariús Ricard-Bérard est né à Pélissanne, le 19 vendémiaire de l'an VII de la République, c'est-à-dire en septembre 1799. Il était le fils de Joan-Baptista Ricard, propriétaire, et d'Emilia Ermina Aimada Arbaud. À noter que c'est seulement par jugement du Tribunal Civil de l'arrondissement d'Aix (qui n'était pas encore « en-Provence » !), du 2 juin 1824, qu'a été ajouté le patronyme « Bérard » au nom Ricard. Question d'héritage ? D'adoption ? On ne sait, mais il y avait très probablement une raison financière.

En effet, Mariús Ricard-Bérard était un important minotier et un propriétaire foncier fortuné dont le bien, le Château Ricard, venait de la famille des frères de Lamanon ou peut-être de celle de mademoiselle de Cadenet. Et cela explique qu'à une époque où les maires étaient nommés, le gouvernement l'ait installé dans cette fonction à Pélissanne. Ce qui confirme la position sociale privilégiée qu'il occupait et le fait que dans l'acte de décès, il est mentionné « Monsieur » Ricard-Bérard, alors que les autres décédés figurant dans le même registre n'ont droit qu'à leur simple nom patronymique non accompagné du... « Monsieur ». Toujours est-il que Mariús Ricard-Bérard est mort à Pélissanne le 29 mars 1876.

Mais, venons-en maintenant au trobair. Car si Ricard-Bérard est certes comme l'on dit un « captau », un gros, il reste qu'il s'intéresse à la langue du pays, l'occitan, qui est d'ailleurs sa langue maternelle de même que celle, jusqu'à une époque récente, de tous les indigènes que nous sommes.

Dès les débuts du journal de Desanat, *Lo Bolhabaissa (La Bouillabaisse)*, qui constitue le symbole le plus évident de la renaissance littéraire occitane en cours, Ricard-Bérard y collabore en y publiant des poèmes. Et il continuera jusqu'à la disparition du journal en 1846.

On trouve aussi plusieurs de ses poèmes dans le journal franco-provençal *Lo Tamborinaire et le Ménestrel*, fondé par Pèire Bellot qui était alors au sommet de sa gloire et en dirigeait la partie occitane, et Josèp Méry, qui en assumait la partie française.

Par ailleurs, Ricard-Bérard participe aux concours annuels de poésie occitane institués depuis 1839 par la *Société Archéologique de Béziers*. Il y sera plusieurs fois récompensé. Il est également membre correspondant de l'*Athénée de Provence* qui continue l'*Athénée Ouvrier*.

Et il participe au *Romavatgi dei Trobaires (Rassemblement des Poètes)*, d'Arles du 29 août 1852, montrant par là son attachement à l'organisation de la renaissance.

En outre, plusieurs de ses productions connaîtront une publication en feuilles volantes comme cela était habituel à l'époque, et surtout, il a donné une comédie en deux actes mêlée de chant, un vaudeville, « Lo retorn o lo sergent La Gargossa » (« Le retour ou le sergent La Gargousse »), publiée sans nom d'auteur, à Marseille, en 1846. Intrigue simple sur un thème amoureux, de même que cela est généralement le cas, avec le promis et le rival. Bien entendu, tout s'arrange à la fin. En fait, il s'agit d'une sorte de remake du célèbre vaudeville « Manicla, lo grolier bèl esprit » (« Manicle, le savetier bel esprit »), d'Estève Pelabon, créé à Marseille en 1789, et qui a connu un succès ininterrompu durant plus d'un siècle. Il reste que l'intrigue est bien menée et que ce texte est fort honorable. L'actualité est présente dans le fait qu'au

lieu que l'amoureux qui retourne voir sa belle ait combattu les Anglais, c'est contre les Arabes qu'il s'est battu, conquête de l'Algérie oblige !

Certes, Mariús Ricard-Bérard n'est pas un auteur de grande valeur. Mais il faut le situer dans le contexte de l'époque. En tout cas, il vaut beaucoup mieux, et de loin, que certains qui se sont essayés au français ne parvenant qu'à des plagias insipides, car il a au moins le mérite du naturel. Sa place dans les trobaires valables est donc justifiée. Son exemple montre comment une partie de la bourgeoisie moderniste, mais il est vrai en voie de liquidation en raison de l'importance des capitaux devenus nécessaire, a su demeurer fidèle à sa langue.

## LA POÉTESSE LIDIA DE RICARD-WILSON

J'ai déjà présenté dans ces colonnes un certain nombre de femmes qui ont écrit en occitan. Elles sont certes relativement peu nombreuses par rapport aux hommes, mais cela n'est pas étonnant, surtout avant la seconde partie du XX<sup>e</sup> siècle, qui a marqué le commencement d'une parité qui n'est pas encore totalement acquise. Et bien, entendu, cela est encore plus évident pour le siècle précédent.

Aujourd'hui, c'est une poétesse que l'on peut dire naturalisée occitane, que je vais évoquer : Fanni Lidia de Wilson-Ricard. Celle-ci est née à Paris le 9 avril 1850 d'une famille écossaise par son père et flamande par sa mère, mais flamande très francisée. Son père s'occupait de transactions commerciales ce qui ne ne l'empêchait pas d'être passionné, en dilettante, pour la peinture ; quant à sa mère elle l'était pour la musique. Ces deux courants devaient s'unir d'abord en Lidia qui se passionna ensuite pour la poésie, sa famille fréquentant celle, plus littéraire, du général-marquis du Second Empire, de Ricard. Elle subit en particulier l'influence des parnassiens auxquels elle se mêla, dont Leconte de Lisle. Après un séjour en Angleterre, à Kenilworth, dans un pensionnat, elle revint en France, parlant parfaitement l'anglais. À ce moment elle n'avait pas encore choisi entre les arts, étant à la fois une excellent musicienne et curieuse de peinture. C'est en 1873 qu'elle opta pour la littérature. La même année, elle épousa Loïs-Xavier de Ricard, qu'elle connaissait depuis son enfance, et s'installa avec lui au Max du Diable, puis au Mas de la Lauseta (Mas de l'Alouette), à Castelnau-le-Lez, près de Montpellier. Sa sœur Joana, qui l'avait accompagnée, mourut de la tuberculose le 2 novembre 1877, et elle-même, atteinte du même mal, décédait à Paris, où elle avait voulu revoir une dernière fois sa mère, le 17 septembre 1880.

La découverte avec son mari, de la terre occitane fut une véritable révélation. : elle y trouva une sorte de patrie en se consacrant à la littérature et surtout à la poésie. Loïs-Xavier de Ricard (1843-1911), bien que fils d'un général-marquis du Second Empire, était républicain, anticlérical et albigéiste ; journaliste, excellent écrivain occitan, il sera avec August Fourès (*La Marseillaise*, 4 février 2001), l'un des théoriciens du fédéralisme et d'une fédération latine. Il vivra jusqu'à la mort de Lidia à Castelnau-le-Lez. C'est là qu'il fondera en 1878, avec August Fourès et avec l'aide de sa femme, l'almanach *La Lauseta (L'Alouette)*, publication de la *Societat d'Aliança Latina (Société d'Alliance Latine)*, qui s'opposera aux organisateurs officiels des fêtes latines et félibréennes marquées à droite.

Par ailleurs, Lidia de Wilson-Ricard prit une part importante lors de ses séjours à Paris, à la fondation et au développement de l'association *La Cigale*, dont les trois fondateurs étaient des républicains, le peintre Baudoin, le député Maurice Faure (*La Marseillaise*, 22 novembre 2001) et Loïs-Xavier de Ricard. *La Cigale* devait avoir une certaine importance dans la propagande félibréenne.

À noter que les idées politiques de Loïs-Xavier de Ricard, d'August Fourès, d'autres félibres tant provençaux que languedociens, et naturellement de Lidia de Wilson-Ricard, eurent des répercussions dans le Félibrige qui depuis la défaite française de 1871, était orienté vers le retour de la monarchie.

Je reviens à Lidia de Wilson-Ricard afin de parler de son œuvre. Enthousiasmée par la beauté du pays, elle avait appris l'occitan populaire de Montpellier, et elle s'était aussi initiée à la littérature des Troubadours. Par ailleurs, sa formation littéraire française -- elle avait déjà écrit dans cette langue--, la poussa à s'essayer en occitan. Mais, c'est sous la pression de son mari, d'August Fourès et de Carles de Tourtoulon qu'elle se décida à publier des poèmes signés le plus souvent sous le pseudonyme de "Dulciorella", qui lui avait été donné par August Fourès, son parain en Félibrige. Un choix étroit d'ailleurs, car elle était très sévère avec elle-même. La plupart ont paru dans *La Lauseta* bien entendu, mais aussi dans *l'Armanac*

*de Lengadòc (Almanach de Languedoc)*, la *Revue des Langues Romanes*, le recueil collectif *La Cigale de Paris* et quelques autres publications.

C'est Loïs-Xavier de Ricard qui, en 1891, rassemblera les écrits de sa femme et les publiera sous le titre « Au bord du Lez », le Lez étant ce fleuve montpellierien sur les bords duquel, elle a composé les pièces en prose et en vers de cet ouvrage. On y trouve également les textes rédigés en français, « Le livre de Jeanne » consacré à sa sœur, et les œuvres occitanes.

La forme en est sûre, qu'il s'agisse de poèmes ou de proses, et les textes sont empreints d'une grâce et d'un charme d'autant plus remarquable qu'ils ont été composés à une époque où triomphait l'art descriptif et froid à la mode parnassienne dont elle-même avait été imprégnée ! Elle est sans conteste l'une des meilleures poétesses occitanes de la Renaissance du XIX<sup>e</sup> siècle.

## JOSÈP RICHARD, LE RESTAURATEUR-CHANTEUR

Avec Josèp Richard, je vous présente un artiste inconnu que j'ai découvert par le plus grand des hasards en feuilletant un journal publié sous le Second Empire. Et lorsque je dis inconnu, il l'était totalement de tous les historiens et spécialistes de l'histoire du théâtre et du music-hall à Marseille qui pourtant avaient bien étudié celle-ci. Les renseignements qui figurent dans cet articles sont donc entièrement inédits.

Josèp Richard donc, est né sur le territoire de la commune de Marseille, mais à son extrémité est, aux Camoins, en 1804. Son enfance se passa dans cette banlieue lointaine qui était alors exclusivement rurale. Il est issu d'une famille paysanne et c'est le métier qu'il commença à exercer avant de venir s'établir à Marseille vers 1820. Dans chaque quartier se déroulaient alors des « assauts de cants » (« compétitions de chants »), où généralement des ouvriers venaient chanter autour d'une table des chansons en occitan ou en français, ces dernières étant souvent de Béranger qui jouissait sous la Restauration d'une très grande popularité. Il y participa et le succès fut au rendez-vous ; il commença une longue carrière dans la chanson.

En effet, existait à la rue Glandevès un grand café, le Café Maurel, que le patron transforma en salle de chant : ce fut le premier café-chantant de Marseille. Il engagea Richard qui s'y fit entendre pour la première fois en public lors d'un « assaut de cants », et y obtint un succès prodigieux. Si le patron du café fit fortune, il n'en fut pas de même pour Richard qui resta pauvre car il aidait volontiers ses collègues qui n'avaient pas aussi bien réussi que lui.

Mais sa réputation allait grandissant, et celui que l'on appelait désormais « le chanteur de la Provence », était demandé partout. Cependant, il fut vite fatigué de cette vie trépidante, et jeune encore il s'établit comme restaurateur à la Villette, fondant le restaurant Le Grand Salon qu'il transporta ensuite à Aren où le nouveau port n'avait pas encore été créé, l'appelant désormais La Pointe des Blagueurs.

C'est là qu'il exerçait pour ses amis et pour les clients, ses talents de comédien, de chanteur et de déclamateur, utilisant à peu près exclusivement le provençal dans ses productions. De plus, il appartenait à tous les groupes qui organisaient le carnaval. Là, il assurait certes le rôle d'acteur, mais il composait également les chansons et les poèmes qui étaient déclamés à cette circonstance. Acteur, il le fut aussi à diverses reprises, et c'est lui en particulier qui au Gymnase, créa « Misè Tartan la boquetiera » (« Madame Tartan, la marchande de fleurs »), de Pèire Bellot.

Interprète de la plupart des chansonniers marseillais, ces derniers, en particulier Juli Lejourdan, Pèire Bellot, Francés Carvin, Fortunat Chailan, Josèp Gal, Josèp Desanat, Josèp Arnaud, Rodòuf Serre et même Victor Gelu, lui doivent une part du succès que leur œuvre a obtenu auprès du public.

Par ailleurs, loin d'être jaloux de son talent, Josèp Richard tenait à le mettre au service des autres et à former des élèves dignes de lui. C'est ainsi que les chanteurs Bartomieu Brossard, Dàvid Gaitte, Mariús Revertégat, furent ses élèves et parvinrent parfois à l'égaliser.

L'une des raisons qui fait que Richard nous est demeuré inconnu tient certainement à son extrême modestie. Car il n'a jamais publié ses poèmes, chansons et déclamations, et ce qui nous en reste provient de citations de journaux. Aussi nous est-il difficile de juger de leur valeur. Mais, finalement cela importe peu car il a été plébiscité par le peuple de Marseille ce qui est la meilleure des consécérations.

C'est en 1866 qu'il abandonna son restaurant pour vivre dans sa maison du « Jardinnet », également à Aren, où il continua de chanter pour le plaisir.

Dans l'un de ses poèmes, « Leis adieus de mossur Richard » (« Les adieux de monsieur Richard »), il s'est peint parfaitement : il a aimé les femmes mais il est toujours

demeuré honnête (qu'est-ce que cela signifie ?), il aimait aussi la bonne chère, mais sans excès, quant au travail, il en allait de même. Au fond, il vivait dignement tout en prenant du plaisir, comme devraient pouvoir le faire tous les hommes. Et naturellement, cela avec une passion, un passe-temps, qui pour lui était le chant.

Josèp Richard mérite bien que nous le fassions enfin connaître car il a partiellement été l'un des créateurs du music-hall marseillais. Il est mort à une date que je n'ai pu retrouver mais qui, en tout cas, se situe après 1866.

## AMABLA RICHIER, LE POÈTE ÉGOUTIER

Décidément, dans les écrivains populaires, on trouve des personnages qui ont pratiqué tous les métiers... Ainsi Amabla Richier, qui après s'être essayé à diverses professions, a terminé sa carrière comme égoutier !

Amabla Richier est né le 8 juillet 1849, à Reinier, dans les Basses-Alpes, futures Alpes-de-Haute-Provence, changement de dénomination qui, comme on le sait, a permis aux habitants de ce département de devenir tous milliardaires... ou presque ! Il était le fils d'ouvriers agricoles et il aida ses parents jusqu'à l'âge de 11 ans ; ils le placèrent alors comme gardien de porcs. Il menait paître le troupeau dans les bois de Saint-Martin-de-Brômes, village peu éloigné de Reinier. C'est là qu'il apprit tout seul à lire et à écrire. Adolescent robuste, il abandonne cette occupation pour apprendre le métier de forgeron. Un peu dégrossi, il fait son tour de France. En 1870, il est dans le Var où il est mobilisé dans les mobiles. Blessé au combat de Villers-la-Ville, puis rendu à la vie civile, il reprend son travail de forgeron et commence à chanter en provençal lors de la campagne électorale menée par les républicains contre le renégat acheté par l'Emire, Émile Olivier.

Il exerce alors diverses activités. Ainsi, à un moment, on le trouve receveur-buraliste à Pomeirols, près d'Agde, dans l'Hérault ; puis, en 1896, il devient archiviste de la mairie de Cannes et secrétaire de la *Société Scientifique et Littéraire* de cette ville. Toutes ces activités sont peu rémunérées, et au début du XX<sup>ème</sup> siècle, il s'établit à Marseille où il entre au service de la voirie communale : c'est là qu'il devient égoutier, travail qu'il exercera jusqu'à sa retraite. Il meurt le 31 janvier 1924, dans son domicile, au numéro 32 du boulevard Nicolas.

C'est tout seul, je l'ai dit, qu'il avait appris à lire, écrire, mais aussi à rimer et à chanter en occitan qui était sa langue maternelle. Sa première chanson est publiée en 1864, dans le journal de Mariús Féraud *Lo Caçaïre (Le Chasseur)*. Il n'a que 15 ans !

À partir de là, les chansons et les rimes se succèdent : il sera un versificateur très prolifique et il collaborera à de très nombreuses publications, tant de trobaires que félibréennes. Je citerai, sans que la liste en soit limitative, outre *Lo Caçaïre*, *Lo Franc Provençau (Le Franc Provençal)*, almanach qui était publié dans le Var ; *Lo Tròn de l'Èr (Le Tonnerre)*, journal fondé par Père Mazière avec l'aide d'Antida Boyer, le futur député socialiste ; *La Sartan (La Poêle)*, le célèbre journal de Pascau Cros ; *La Velhada (La Veillée)*, *L'Idèa Provençala (L'Idée Provençale)*, *Provença (Provence)*, *l'Armanac Marselhés (Almanach Marseillais)*, *l'Armanac Provençau (Almanach Provençal)*, etc...

C'est qu'issu de souche populaire, ce n'est qu'à partir des années 1880, qu'Amabla Richier se rallie au *Félibrige*, et encore en demeurant indépendant. Ce qui est d'ailleurs le cas des trobaires qui rejoignent ce mouvement culturel. Celui-ci en effet, est plutôt élitiste et dans ces conditions, il ne peut guère espérer amener à lui les éléments populaires. Finalement, on arrivera à la situation marseillaise, mais qui s'applique à toute la Basse Provence, à savoir que ces derniers auront une sorte de double appartenance.

En 1896, il publie un recueil, « Tamborinada » (« Aubade de tambourin ») que Frédéric Mistral préface d'autant plus volontiers qu'il a là une occasion de montrer que le « peuple » suit le *Félibrige*. Ce qui est révélateur, c'est qu'Amabla Richier a réuni dans « tamborinada » 16 poèmes tout à fait inoffensifs. Il s'agit en effet de textes, dont certes quelques-uns ont une bonne tenue littéraire, mais qui n'engagent personne et en tout cas pas leur auteur. Ils sont strictement apolitiques... ou censément tels. Ainsi, on a des évocations du tambourin, de la courge, du chêne blanc, une aubade à sa maîtresse, à l'aïoli et autres... Mais, alors que l'auteur est d'un républicanisme farouche et d'un certain socialisme idéaliste, cela n'apparaît nulle part.

Ainsi, en 1878, il donne sur l'air du « Chant du départ », une chanson, « Lo Catòrze Julhet » (« Le Quatorze Juillet »), qui sera publiée dans le journal marseillais *La Jeune République*, fondé par Clovis Hugues. Et là, à un moment où les monarchistes relèvent la tête, il défend sa conception de la république sociale. Dans un autre texte du début du XX<sup>ème</sup> siècle, il s'élève contre la grève et les syndicats, montrant ainsi les limites de son socialisme. Chanson aussi contre le préfet Lutaud, qui soutenait l'Église et qui avait favorisé l'élection du bourgeois Amabla Chanot comme maire de Marseille contre le maire socialiste sortant, Simeon Flaissières. Aspects contradictoires donc d'Amabla Richier.

On ne trouve rien de tout cela dans « Tamborinada ». C'est qu'Amabla Richier, de même d'ailleurs qu'actuellement certains élus qui se prétendent révolutionnaires, n'a pas compris qu'il existe un rapport de classe dans l'usage d'une langue. D'où les cérémonies unanimistes, « hors classe », et donc finalement favorable à la classe dominante, des groupes dits folkloriques, l'union sacrée et le consensus pour la culture dite « provençale ».

Il reste qu'Amabla Richier, qui a aussi été un artiste de talent (il était souvent demandé dans les soirées pour débiter ses monologues et chanter ses textes provençaux), a laissé une œuvre qui contient des morceaux intéressants. Bien entendu, un choix s'impose et il faut procéder à un tri et tenir compte des contradictions du personnage.

## LE CHANSONNIER POPULAIRE CHARLON RIEU

Parmi les chansonniers populaires qui ont connu une importante notoriété, Charlon Rieu est l'un de ceux dont le souvenir s'es perpétué jusqu'à nos jours. En effet, il joua le rôle de « l'authenticité » paysanne dans le *Félibrige*, certes créé à l'origine pour les masses rurales qui en fait ne les toucha jamais ou très peu. Ce qui se comprend aisément, car c'est la ville et non la ruralité qui est porteuse de la culture écrite.

Charlon Rieu est né le 1<sup>er</sup> novembre 1846 au Paradou, près d'Arles, dans une famille d'artisans pauvres. Il était l'aîné de 5 enfants et n'alla que peu longtemps à l'école, mais il apprit pourtant un peu de latin auprès d'un prêtre défroqué. Il est probable que cela lui donna le sentiment de la poésie qui devait le pousser à aller rendre visite à Mistral, enthousiasmé après la lecture de « Mirèlha » (« Mireille »). Mais avant tout, il fallait vivre, et c'est ainsi qu'il devint journalier agricole, paysan sans terre, et occasionnellement terrassier. Il meurt à Fontvieille le 11 janvier 1924, terrassé par une congestion. Une vie simple de travailleur, comme on n'en connaît guère chez les félibres, mais qui est un peu celle que, idéalement, ils imaginent comme celle du peuple provençal vertueux, élargi plus tard à l'ensemble du peuple occitan. Un tableau donc qui ne correspond en rien à la vie que souhaitent mener les masses populaires.

Charlon, comme on l'appelait familièrement, ne voudra pas en tout cas déroger à cette image et incarnera jusqu'à sa disparition le bon sens paysan avec exaltation des vertus, ou supposées telles, auxquelles prédisposeraient les métiers de la terre. Il a le don du chant et de la parole, et lorsqu'il rencontre Mistral, celui-ci dont le jugement est sûr, ne s'y trompe pas. Il l'encourage à créer des chansons et à les interpréter. Effectivement, il chantera un peu partout dans le pays d'Arles où il obtiendra un succès extraordinaire. Tellement, que Charlon sera demandé ensuite plus loin, ce qui ne manquera pas de le gêner car il était d'une timidité extrême.

Il utilise généralement des airs français à la mode, ce qui a eu l'avantage de parfois immortaliser ces derniers ! Quant aux paroles, il s'agit souvent d'une présentation des travaux des champs, avec un humour simple, direct, mais qui ne dénonce rien : aucune revendication sociale ni critique de la société chez Charlon, avec une soumission aux impératifs de la morale de son temps. Simplement une image d'une agriculture encore largement traditionnelle mais qui est en train de se transformer.

Certaines de ses chansons sont entrées dans le folklore et on ne sait plus que Charlon Rieu en est l'auteur ce qui est précisément le propre des auteurs populaires. Ainsi, la célèbre « Masurcà sota lei pins » (« Mazuka sous les pins »), ou « La masurcà de Sant-Andiòu » (« La mazurka de Saint-Andiol »). On y trouve aussi des tableaux de mœurs, tout cela dans une belle fraîcheur qui constitue un témoignage sur la vie d'une époque.

Ces chansons ont été réunies en volumes, « Lei cants dau terraire » (« Les chants du terroir »), « Lei novèus cants dau terraire » (« Les nouveaux chants du terroir »), « Lei darriers cants dau terraire » (« Les derniers chants du terroir »), parus respectivement en 1897, 1900 et 1904.

L'une des meilleures œuvres de Charlon est certainement « L'Odissèia » (« L'Odyssée »), traduite d'Homère à partir d'un texte français, mais dans laquelle la simplicité de la langue rustique utilisée par Charlon permet de retrouver la prétendue naïveté du texte grec.

Charlon a aussi écrit une pièce de théâtre en 3 actes, « Margarida dau Destet » (« Marguerite du Destet »), demeurée inédite. Le Destet est un hameau proche de Mouriès (B-du-R).

Charlon Rieu écrit l'occitan dans une langue remarquable qui n'est gâtée par aucune école, et il a, notamment en prose, le sens de la phrase qui en fait un modèle. Il a collaboré à diverses revues félibréennes dont l'*Armanac Provençau* (*Almanach Provençal*). Il a participé à la vie du *Félibrige*, étant souvent mis en avant par Mistral qui l'aimait beaucoup.

Avec lui nous avons l'exemple d'un homme du peuple, certes non engagé, mais qui a donné une œuvre de grande valeur, ce qui ne lui aurait pas été possible en français. Comme quoi la langue est porteuse de culture et l'ôter à un homme constitue un moyen pour l'empêcher de s'épanouir. Ce que pratiquent tous les fascistes, et en France les souverainistes fascisants.

## ANTONIETA RIVIÈRE, DITE « DE BÈUCAIRE »

J'ai déjà présenté dans ces colonnes un certain nombre de femmes qui ont écrit en occitan. Comme en français ou dans les autres langues, quantitativement, les femmes demeurent minoritaires dans l'écriture. Cela tient aux conditions sociales, certes en évolution favorable, mais encore présentes aujourd'hui avec les pesanteurs sociologiques. Cela n'a rien à voir avec la qualité de l'écriture et de même que l'occitan doit démocratiquement obtenir l'égalité avec le français, il doit en être de même dans les rapports entre les sexes et donc dans la culture pour les femmes.

Parmi les premières poétesses de la renaissance occitane du XIX<sup>ème</sup> siècle, l'une est très intéressante en raison de la brièveté de son existence et d'un amour malheureux. Il s'agit de Maria Antonietta Rivière, dite Antonietta de Bèucaire (« Antoinette de Beaucaire »). Elle est née à Nîmes le 21 janvier 1840, dans une famille de la bourgeoisie. Elle avait tout juste 3 mois lorsque ses parents allèrent s'installer à Beaucaire. Après des études primaires, elle est placée au couvent où elle retrouve en 1855, une amie d'enfance avec qui elle partage les joies et les peines, les divertissements et les tristesses, mais surtout qui est la sœur de Gustau Germain dont elle est éperdument amoureuse. Elle est payée en retour, mais pour des raisons pas très claires - appel de Dieu pour le jeune Gustau ? opposition de la famille de ce dernier étant donné la santé déficiente de la jeune Antonietta ? -, le mariage ne se fera pas. Il faut dire que le père d'Antonietta était franc-maçon et vénérable de loge, cependant que la mère de Gustau, veuve, était très pieuse. Gustau entre donc au grand séminaire en 1857 et devient prêtre. Il sera plus tard évêque de Rodez puis archevêque de Bordeaux et mourra en 1928, nonagénaire. Quant à Antonietta qui aura le courage d'assister à l'ordination de son bien aimé en 1863, déjà minée par la tuberculose, elle contracte une fluxion de poitrine pour la Toussaint de 1864 et elle décède à Beaucaire le 27 janvier 1865, tout juste âgée de 25 ans.

La famille d'Antonietta était en relations cordiales avec la famille Roumieux, également de Nîmes et établie à Beaucaire. C'est dans ces circonstances que Loïs Roumieux, l'écrivain occitan et félibre (1829-1894), peut apprécier la jeune fille et l'amène à la poésie occitane.

À partir de 1864, dans sa correspondance avec Mistral, Loïs Roumieux parle fréquemment de la jeune poétesse. Et il lui adresse un poème afin qu'il soit publié dans l'*Armanac Provençau (Almanach Provençal)*.

La carrière poétique de la jeune fille devait être fort brève, puisque limitée à quelques mois. Et c'est sur l'initiative de Loïs Roumieux et de Teodòr Aubanel que peu après la disparition d'Antonietta, toutes ses poésies et pensées, revues et classées par Mistral, seront l'objet d'une édition réservée aux seuls souscripteurs. Le titre, « Lei belugas » (« Les étincelles »), avaient été choisi par la malade la veille de sa mort.

Le recueil parut en octobre 1865. Il comportait une préface biographique de Loïs Roumieux avec divers extraits de lettres d'Antonietta, les poésies de celle-ci, au nombre total de 25, ainsi que 27 pièces inspirées par la mort de la félibresse à ses amis.

Dans ses poèmes, Antonietta chante avec sincérité et émotion, la nature, l'amitié et l'amour ; on y trouve aussi l'idée de la mort qui la hantait. Ce n'est pas de la grande poésie. Il s'agit d'une œuvre de facture très fluide, sans les éclats de passion amoureuse que l'on trouve chez Aubanel. Digne et grise, avec des sentiments de piété et de sacrifice, elle vaut surtout par le témoignage moral qu'elle apporte sur le milieu où s'est développée l'École d'Avignon et le premier *Félibrige*. Avec des poètes parfois brillants mais qui pour percer ont dû passer par Paris. Cas précisément de Mistral.

Cette œuvre demeure émouvante par sa piété et le désir de sacrifice d'une jeune fille dont l'amour a été brisé par une société rétrograde, et qui accepte de s'y soumettre. Tout le contraire de l'inspiration des troubadours populaires.

## PAU ROMAN, UN FÉLIBRE D'ACTION

Parmi les félibres, dont certains accomplirent véritablement un travail de renaissance nationale occitane, l'un des plus marquants fut Pau Roman.

Né à Rognes, près d'Aix en Provence, le 1<sup>er</sup> octobre 1866, il devait mourir dans l'ancienne capitale de la Provence, le 26 mars 1933. Il était l'enfant d'une modeste famille de travailleurs qui néanmoins purent lui permettre d'acquérir une solide instruction. C'est grâce à celle-ci qu'il peut devenir secrétaire général de la mairie d'Aix, avant d'obtenir le poste de bibliothécaire de la Bibliothèque Méjanès, ce qui l'aida considérablement pour la réalisation des travaux qu'il avait entrepris sur la littérature occitane.

Ce dernier emploi correspond à l'époque où il fit preuve de sa plus grande activité, soit peu avant 1914. Devenu félibre, il soutient à fond les idées de Mistral sur la renaissance occitane, bien que celui-ci ait alors abandonné toute action pratique : mais, personne ne s'en aperçoit encore car le passé maintient les illusions. C'est ainsi qu'il est le président-fondateur de la *Frairiá Provençala (Confrérie Provençale)*, association qui rassemble tous les groupes, félibréens ou non, qui œuvrent en faveur du pays.

Doté d'un physique avantageux, d'une parole naturellement éloquente et d'un verbe haut, ce qui à cette époque où le micro n'existait pas encore, constituait un avantage non négligeable, il n'hésite pas à aller sur les scènes, telles celles des Variétés, à Marseille, ou du théâtre d'Aix, pour déclamer les poèmes de Mistral. Bien qu'il s'agisse de matinées rassemblant surtout des bourgeois collaborateurs du pouvoir parisien qui entendaient pour la première fois des textes qui les heurtaient, ils applaudissaient néanmoins à tout rompre ! Comme la noblesse avant la Révolution recevait Beaumarchais ! Mais, cette contradiction apparente, ils l'avaient résolue par une fidélité sans faille au pouvoir central qui leur assurait une rente de situation, ce qui se poursuit encore aujourd'hui. Quant au mouvement ouvrier, il est demeuré l'esclave de cette hégémonie et n'a pas été capable de prendre en charge les aspirations nationales occitanes.

En même temps, Pau Roman fait paraître une publication intéressante, *Lo Gai Saber (Le Gai Savoir)* qui contient de précieux renseignements, et il sort le premier volume des « Montjòias », (« Le tas de pierres »), sorte de dictionnaire de proverbes qui est l'un des plus importants que nous connaissions.

Bien entendu, il donnait aussi de nombreux articles et poèmes dans diverses publications, ainsi que des conférences très appréciées. C'est lui qui composa le cours de provençal qui avait été demandé par l'école Berlitz, et enfin, il préparait un grand poème qui devait être l'œuvre de sa vie, « Gaspard de Bessa » (« Gaspard de Besse »).

Pourtant, Pau Roman joua toujours de malchance dans son œuvre littéraire. En effet, il ne put faire paraître que durant trois ans le recueil *Lo Gai Saber* qui jouissait pourtant d'une renommée méritée. Le second volume des « Montjòias » demeura chez l'éditeur. Ses « Cançons castelairas » (« Chansons de châteaux »), dont nous connaissons certaines qui ont paru dans différentes revues, et qu'il voulait rassembler, ne le furent jamais. Quant au poème « Gaspard de Bessa », auquel il avait travaillé toute sa vie et que l'on attendait comme un évènement littéraire, il ne fut pas retrouvé entier après sa mort...

Il est regrettable qu'un homme de la trempe de Pau Roman n'ait pu, la mauvaise étoile aidant, mener à bien ce qu'il avait entrepris. Il est vrai que la dernière partie de sa vie, postérieure à la guerre de 14-18 a, comme l'on sait, correspondu à l'abaissement des états impérialistes, dont la France. L'Occitanie y étant intégrée, on ne voit pas comment ses hommes auraient pu échapper au désastre.

## JOSÈP ROUMANILLE, LÉGISTIMISTE ET ORGANISATEUR

Parmi les hommes qui sont à la base de la création du *Félibrige*, le plus important est Josèp Roumanille. C'est lui qui a véritablement été à l'origine de ce mouvement et qui, jusqu'à sa mort, en a assumé la direction idéologique.

Josèp Roumanille est né à Saint-Rémy-de-Provence (B-du-R), près d'Avignon, le 8 août 1818, au mas des Pommiers où son père était jardinier. Aîné de 7 enfants, il reçoit une éducation traditionnelle sévère. Il a raconté qu'il a écrit en occitan provençal pour que sa mère, qui ne savait pas le français, puisse le comprendre. Destiné aux ordres, il est placé au couvent de Tarascon où il est initié aux lettres classiques et à l'actualité littéraire française. Cependant, il quitte le collège et pour vivre il doit exercer une activité d'intellectuel besogneux. Ainsi, il trouve à Nyons (Drôme), une place de maître d'études dans un pensionnat dont le directeur, Carles Dupuy, et un professeur, Camil Reybaud, sont poètes, ou plutôt rimailleurs occitans. C'est ainsi que Roumanille entre dans l'équipe de Josèp Desanat et collabore à son journal, *Lo Bolhabaissa (La Bouillabaisse)*.

En 1845, le pensionnat est transféré à Avignon. C'est là qu'il rencontre le jeune Mistral, de 12 ans son cadet, qui y est élève. En 1847, il abandonne l'enseignement et entre comme correcteur chez l'imprimeur-éditeur Seguin. C'est le moment où se développe la renaissance occitane et il publie alors ses « Margaridetas » (« Pâquerettes »). La Révolution de 1848 fait de lui un polémiste monarchiste et clérical qui donne des dialogues politiques en occitan. Devenu membre de la *Société de la Foi*, association ultra d'avignon, il est ainsi admis dans un milieu fortuné où il ne se sent pas à l'aise. Mais il compense cela par le rôle d'organisateur de la Renaissance occitane. Et c'est lui qui assure la publication de l'ouvrage collectif « Lei Provençals » (« Les Provençales ») qui malgré les échecs qu'il essuie aux *Romavatgis dei Trobaires (Congrès des Trobaires)* d'Arles (1852) et d'Aix (1853), lui permet de devenir le chef incontesté de la nouvelle école qui prend le nom de *Félibrige*. Il exercera toujours une très grande influence sur Mistral, le poussant à abandonner l'orthographe classique de l'occitan pour un système localiste.

C'est finalement Mistral qui sera le moteur du *Félibrige*, avec la publication de « Mirèlha » (« Mireille »), en 1859. Ce succès et celui de « La miugrana entredubèrta » (« La grenade entrouverte », d'Aubanel, irrite Roumanille. Et comme il défend la conception d'une littérature vertueuse et anti-parisienne, plus exactement anti-progressiste, il accomplit un repliement sur lui-même et sur ce qu'il est convenu d'appeler la littérature d'almanach.

Cependant, la guerre de 1870-71, la Commune, la poussée réactionnaire et l'Ordre Moral, avec le revirement politique de Mistral vers la droite, le remettent au premier plan. C'est le moment où il entame une polémique religieuse et politique contre les républicains et les socialistes. En 1878-79, la crise interne du *Félibrige* lui permet de liquider Aubanel qu'il jalousait. Il devient « capolier » (« chef ») du *Félibrige* en 1888, poste qu'il conservera jusqu'à sa mort survenue à Avignon le 24 mai 1891. On parlera durant cette période du « bon Rouman », alors que quelques intimes savent qu'il est au centre de la cabale qui a conduit à la mort le grand poète Teodòr Aubanel en raison de son recueil poétique « Lei filhas d'Avinhon » (« Les filles d'Avignon »). Une légende dorée car dès 1852, dans ses mémoires, Victor Gelu avait dressé le portrait moral de Roumanille !

Ceci étant, il faut parler de l'œuvre littéraire. Pour la poésie, elle ne se démarque guère du sentimentalisme de celle des poètes-ouvriers, et elle s'est très vite démodée : c'est souvent de l'imagerie de première communion. Par contre, il est bien meilleur lorsqu'il met en scène des personnages de la rue ou de la campagne. Ainsi, dans « La campana montada » (« La cloche montée »). Dans la polémique en prose, il est à son aise ; et si l'on peut ne pas partager ses idées, il reste qu'il a l'art de la mise en scène, de l'argument brutal, de la formule

malicieuse, avec un langage direct. Mais, c'est surtout dans les contes que Roumanille est le meilleur. Certes, ils sont moralisateurs et le passé y est idéalisé, mais cela est sauvé par une façon populaire d'écrire et des images du langage quotidien avec des rythmes narratifs sûrs. On peut dire à ce propos que Roumanille est très supérieur à Anfòs Daudet qui l'a souvent plagié sans jamais parvenir à l'approcher. Vérité qui devait être dite pour les prétendus critiques littéraires qui encensent le second en ignorant le premier.

Ainsi que nous le montre l'exemple de Roumanille, un homme n'est jamais fait d'une seule pièce. Car auprès d'une repliement localiste et d'une conception de la culture d'oc réductrice qui fut heureusement combattue par Mistral, il a su se montrer un bon prosateur populaire dont les textes se lisent encore avec plaisir.

## LE TROBAIRE-FÉLIBRE LOÍS ROUMIEUX

J'ai déjà commencé à évoquer la figure de Loïs Roumieux dans l'article consacré à Antonieta Rivière, dite de Bèucaire, car c'est lui qui avait révélé cette poétesse. Je reviens aujourd'hui plus en détail sur le personnage de Loïs Roumieux qui est intéressant à plus d'un aspect.

Il est né à Nîmes le 26 mars 1829, dans une famille de la bourgeoisie moyenne. Son père qui était fabricant de taffetas, dirigeait une entreprise d'une douzaine d'ouvriers. Il va au Séminaire où il acquiert une bonne instruction mais il n'a pas la vocation pour porter la soutane. Il abandonne alors les études et devient correcteur d'imprimerie. Il se marie en 1850 avec Daufina Ribiera, fille d'un riche négociant en bois. Lorsque celui-ci meurt, Loïs Roumieux quitte Nîmes pour Beaucaire où il prend en mains l'entreprise de son beau-père avant d'aller la poursuivre à l'étranger, notamment en Espagne. Il est nommé vice-consul d'Espagne à Beaucaire en 1869. Mais, à la suite d'un procès, il est ruiné et est obligé de liquider son affaire. Il trouve refuge auprès d'Aubanel dont il restera toujours l'ami. Il revient à Nîmes en 1876, puis s'installe à Montpellier où il est correcteur à l'imprimerie Hamelin. Il reçoit de son père en 1883 la Villà dei Felibres (Villa des Félibres) que celui-ci possède dans cette ville, et il y entretient une atmosphère de bonne humeur bien que la fin de sa vie soit assez agitée. Il connaît en particulier des tristesses domestiques sa femme l'ayant quitté et ayant perdu sa seconde femme lors de l'un de ses voyages à Buenos-Aires où il avait tenté de se refaire une fortune. Il se retire alors à Marseille chez l'une de ses petites-filles, et y décède le 13 juin 1894.

Loïs Roumieux commence à écrire en occitan en 1846. Il entretient paradoxalement des rapports amicaux, lui catholique, avec le célèbre trobair nîmois Antòni Bigot, qui est protestant. Il fonde avec ce dernier la revue populaire « Lei borgadieras » (« Les habitantes des faubourgs ») en 1853, et toujours avec Bigot, il publie « Lei grisetas » (« Les fillettes du peuple »), l'année suivante. En 1855, il publie tout seul cette fois, « Lei penja-còls » (« Les figues très mûres »), recueil de poésies. C'est le moment où il écrit aussi dans le journal de Joan-Baptista Gaut, *Le Gai Saber (Le Gai Savoir)*.

Lorsque peu après, il rencontre les félibres à Avignon, il les rejoint. Il collabore alors à l'*Armanac Provençau (Almanach Provençal)* et participe au concours littéraire des Juecs Floraus (Jeux Floraux) d'Apt en 1862, où il est couronné pour sa comédie « Quau vòu prendre doas lèbres a la fes n'en pren ges » (« Celui qui veut prendre deux lièvres à la fois n'en prend aucun »). Lors de son séjour à Beaucaire, il publie un nouveau recueil de poèmes, « La rampelada » (« Le rappel »), qui sera réédité en 1876, l'année de son retour à Nîmes. C'est dans cette ville qu'il fonde un journal littéraire, *Dominique* qui à la suite d'un procès changea son titre pour devenir *La Cigala d'Òr*. Son dernier recueil poétique paraît en 1894. Il s'agit de « Lei cauquilhas d'un Romieu » (« Les erreurs ou les coquilles d'un pèlerin »), double jeu de mots sur son dernier métier de correcteur et sur son nom.

Mais les meilleures réussites littéraires de Loïs Roumieux sont d'une part la chanson « Lo maset de mèste Roumieux » (« Le maset de maître Roumieux »), d'autre part le poème burlesque « La Jarjalhada » (« La Jarjaillade »). C'est que dans la première, dédiée à son père, Loïs Roumieux utilise la tradition plaisante des trobaires dont il est issu ; cette chanson est d'ailleurs devenue un classique populaire. Dans le second, Roumieux qui a appris les méthodes du burlesque occitan à travers en particulier l'écrivain Joan-Baptista Fabre, le renouvelle et il crée des situations comiques inédites qui brossent satiriquement le portrait de personnages respectables y ajoutant un humour populaire dans une langue excellente et naturelle. Le thème en est l'aventure survenue à Jarjalha, un mécréant de première, qui

parvient pourtant à entrer dans le Paradis, le Purgatoire et l'Enfer avant d'être renvoyé sur la terre !

Par ailleurs, outre l'*Armanac Provençau (Almanach Provençal)*, Loïs Roumieux a collaboré à de très nombreuses revues. Il a été journaliste au journal *L'Éclair* de Montpellier, et ses comédies, si elles ne sont pas de grande qualité, sont néanmoins très plaisantes. Durant son séjour à Montpellier, devenu chancelier du *Félibrige*, il a joué un grand rôle au moment des Fêtes Latines données dans cette ville en 1878.

N'oublions pas, pour en revenir à Antonieta de Bèucaire, que c'est lui qui a dirigé la publication des œuvres de cette dernière, en 1865.

Par l'importance tant quantitative que qualitative de son œuvre, Loïs Roumieux mérite de retenir notre attention parmi les auteurs qui ont contribué à la renaissance occitane de la seconde partie du XIX<sup>ème</sup> siècle. Je signale enfin que « La Jarjalhada » a fait l'objet dans les années 1980, d'une réédition aux « Pichons Classics Occitans ».

## LOÏS ROUQUIER, MAIRE DANS LA RÉGION PARISIENNE

Pour des raisons économiques, de nombreux Occitans ont dû s'expatrier dans la région parisienne où ils pouvaient espérer obtenir de meilleures conditions de travail, soit plus simplement un travail ! Et cela se continue d'ailleurs aujourd'hui. C'est le cas avec Loïs Rouquier, qui venait du Languedoc.

En effet, Loïs Rouquier est né le 12 octobre 1863, à Puisserguier (Hérault), près de Béziers, dans une famille de souche rouergate qui avait émigré dans le bas pays que la culture de la vigne était alors en train de transformer. Il fait des études à l'école du village qu'il abandonne à 13 ans afin d'aider ses parents au travail de la terre. Très intelligent, il continue à apprendre, et il devient secrétaire de mairie à Puisserguier tout en exerçant l'activité de négociant en vins ; il obtient un poste de secrétaire de mairie à Saint-Denis, puis à Charenton près de Paris. Engagé dans le mouvement socialiste, en 1919, il est élu maire de Levallois-Perret, actuellement dans les Hauts-de-Seine, et en 1924 il est élu député de la Seine. Il le restera durant une législature, étant également conseiller général de ce département, cependant qu'il demeurera maire de Levallois-Perret jusqu'à son décès survenu dans cette ville le 28 novembre 1939.

Cet exil dans la région parisienne, et peut-être d'ailleurs à cause de lui, ne l'empêcha pas de demeurer très attaché à sa culture d'origine. Mais, dès 1899, il avait commencé à écrire en occitan après la lecture du recueil de poésies « Lo campèstre » (« La campagne »), de Joan Laurès (1822-1902), écrivain occitan de Béziers qui était alors très populaire. C'est d'ailleurs en 1900 qu'est éditée sa première carnavalade, « Madama Carpinhòl o la bèla-maire de Picadur » (« Madame Carpinol ou la belle-mère de Picquedur »), et c'est essentiellement dans le théâtre et dans le conte qu'il se spécialisera. Certaines de ses comédies seront politiquement engagées comme « Un tantòs a Campilhèrgues » (« Un après-midi à Campilhèrgues ») en 1904, et « Una reünion publica a Campilhèrgues » (« Une réunion publique à Campilhèrgues »), éditée l'année suivante. À partir de 1920, il publiera pratiquement chaque année une comédie, et aussi des contes en vers et en prose. En outre, il a laissé de nombreux manuscrits de comédies et de contes manuscrits ainsi que diverses œuvres dont notamment un « Dictionnaire français-occitan d'histoire naturelle ».

L'œuvre de Loïs Rouquier est très abondante et variée. Et de plus, elle est originale tant par son engagement politique ce qui n'est pas fréquent, que par les thèmes traités ainsi que par l'écriture qui procède d'une esthétique popularisante comportant un lexique très abondant. On retiendra surtout « Lo breviari de Rabelais » (« Le bréviaire de Rabelais ») et « Las tentacions de Sant-Antòni » (« Les tentations de Saint-Antoine ») qui est l'interprétation burlesque d'un thème littéraire.

Loïs Rouquier est incontestablement un écrivain de talent qui a été trop négligé, peut-être en raison du fait qu'il s'est tenu en marge du *Félibrige*. Il est bien dans la voie populaire, et non populiste, ayant une connaissance profonde de la vie des masses populaires. L'édition d'un choix de ses meilleures productions serait très utile pour les jeunes générations tant pour ce qui est de leur contenu historique que pour le vocabulaire qu'elles renferment.

## UN TROBAIRE TYPOGRAPHE : PASCAU ROUSTAN

Le patronyme « Roustan », avec son doublet « Rostan » (avec ou sans « d » final), dont la prononciation est identique, est très commun en Occitanie. Sans parler d'Edmond et de Jean Rostand, de nombreux trobaires ont porté ce nom : Josèp Roustan, de Pélissanne (B-du-R), ainsi que ses homonymes de Nîmes, Ludovic Roustan qui tenait le rôle de Bertomieu dans la Pastoral du Théâtre Chave, à Marseille, autour de 1900, et Josèp Roustan (1756-1835), poète ; Pau Roustan, de Puymeras (Vaucluse, 1859-1938) ; et celui dont nous allons parler ici, Pascau Josèp Roustan.

Il est né à Marseille le 15 décembre 1858, et y est décédé, le 22 avril 1920, dans son domicile, au 89 de la rue Dragon. Nous ne connaissons pas grand chose de sa vie. Toutefois, on sait qu'il exerçait le métier de typographe qui, à l'époque, le situait dans ce que l'on nomme l'aristocratie ouvrière. C'est que, l'instruction étant peu répandue, ce travail nécessitait certaines connaissances non seulement techniques, mais aussi culturelles pour ce qui est par exemple de la pratique de l'orthographe et de la syntaxe du français. Aussi y avait-il chez les typographes une organisation assez rigoureuse : mutuelle, syndicat et par voie de conséquence, une conscience de classe développée.

Et justement, parmi les écrivains occitans de cette époque, on trouve de nombreux typographes, ce qui ne constitue pas un hasard. J'y reviendrai dans un autre article. Autre indication biographique, l'une de ses parentes, Mme Elisa Roustan était religieuse au Couvent des victimes, à la Belle-de-Mai ; elle y est décédée le 12 août 1899.

Il semble que Pascau Roustan ait commencé à écrire en occitan dans le journal populaire de Pascau Cros, *La Sartan (La Poète)*, en 1895, car c'est là que j'ai trouvé ses premiers poèmes, et il collaborera à ce journal jusqu'à sa disparition en 1905. Il collabore aussi à *l'Armanac Marselhès (Almanach Marseillais)*, à *L'Idèa Provençala (L'Idée Provençale)*, publication qui veut diffuser « l'idée » utopique de décentralisation destinée à amuser les gogos, et surtout *La Velhada (La Veillée)*, qui est une publication que l'on peut qualifier de « modérée » par rapport à *La Sartan*, car l'engagement politique et social y est moins évident. Il était le directeur de ce journal publié par les *Trobaires de Marselha (Trobaires de Marseille)*. Il signait ses textes soit sous son nom, soit sous le pseudonyme transparent « l'Oncle Pascau ».

Que sont ces textes ? Et bien, dans l'ensemble très éclectiques et variés. On y trouve des chansons, des poèmes, des contes et des galéjades en prose, et aussi des articles traitant de questions d'actualité, ce en particulier dans *La Velhada*. Généralement, il n'y a pas d'engagement politique sauf, celui très général, en faveur de la République, ce qui à l'époque constitue une marque de progressisme. Parfois, il va plus loin. Ainsi dans le sonnet « La vida dau trabalhador » (« La vie du travailleur »), dans lequel, en quelques vers, il résume les difficultés pour vivre que connaissent les ouvriers. Ou dans l'article d'actualité « Lei grevas » (« Les grèves »), où il prend clairement le parti de ceux qui luttent pour améliorer leur condition de vie.

La langue, tout en étant assez recherchée, demeure très proche du parler de tous les jours, et on peut dire que Pascau Roustan a su allier la dignité de l'occitan avec son utilisation auprès de gens dont c'est encore la langue quotidienne. Il est, en ce sens, très proche de Pascau Cros et de *La Sartan* dont finalement il s'inspire dans son journal *La Velhada*. Ses textes constituent un témoignage et pourraient être utilisés avec profit dans l'enseignement ce qui permettrait de faire une étude à la fois linguistique et historique.

## LOÏS ROUX, LE BERGER AVOCAT

Parmi les meilleurs poètes occitans de la génération du début de XX<sup>ème</sup> siècle, Loïs Roux est l'un de ceux qui demeurent aujourd'hui à peu près complètement ignorés. Et pourtant, il a été loué par Mistral qui dans un numéro de son journal *L'Alhòli (L'Aioli)*, a écrit en 1892 : « *Una revelacion, es aquela dau jove Loïs Roux...* » (« *Une révélation est celle de Louis Roux...* »). Mais, il faut dire que Loïs Roux ne réunit jamais dans un recueil ses vers provençaux, et ceci explique peut-être cela.

Loïs Roux est né à Marseille le 17 juin 1873 dans une famille de la moyenne bourgeoisie. Il est élevé à Étoile, un village des Hautes-Alpes, aujourd'hui presque abandonné, près d'Orpierres. C'est là qu'il va vivre en faisant le « pastre » (« berger »), « pâtre ») et que bien entendu il aura comme langue l'occitan alpin. Il revient à Marseille à l'âge de 18 ans et y poursuit des études entamées durant son séjour à Étoile. C'est ainsi qu'il étudie les lettres grecques et latines, le droit et qu'il devient avocat. Il s'inscrit au barreau de Marseille.

C'est lors de son retour dans sa ville natale qu'il prend contact avec Laserina de Manòsca, de son vrai nom Laserina Negre, écrivain à la fois félibre et trobair, que j'ai présentée dans ces mêmes colonnes. Celle-ci le fait admettre au *Félibrige* par l'intermédiaire de l'*Escolo de la Mar (École de la Mer)*. Il commence dès lors à rimer. Le résultat est tel que cela lui vaut dès l'année suivante l'appréciation élogieuse de Mistral présentée en début d'article. Évidemment, après une telle caution, Loïs Roux est encouragé à poursuivre dans la création poétique.

Ce qu'il fait, et désormais, il publiera ses poèmes dans les revues félibréennes. C'est ainsi qu'il collabore à *L'Alhòli*, à *La Cigala d'Òr (La Cigale d'Or)*, *L'Écho de Tamaris*, *La Cornemuse*, l'*Armanac Provençau (Almanach Provençal)*, l'*Armanac Marselhés (Almanach Marseillais)*, *Lo Galòl Provençau (Le Joyeux Provençal)*, et bien d'autres journaux.

À signaler également la publication de son « *Istòria de Provença* » (« Histoire de Provence »), étude en prose dans le journal de Valèri Bernard, *L'Estèla (L'Étoile)*. Et bien que félibre, il n'a pas refusé d'écrire dans le journal populaire de Pascau Cros, *La Sartan (La Poêle)*.

Mais cette activité ne s'est pas limitée à l'écriture. En effet, et cela tenait peut-être à son métier, il a été un conférencier réputé. Il a donné plus d'une centaine de conférences sur la littérature occitane. L'une d'elle fut consacrée à Clovis Hugues, le député socialiste et poète provençal, lorsque fut fondé un comité pour honorer la mémoire de ce communal célèbre. Et comme dans les années 1930, la TSF devenait un phénomène social, il en comprit l'importance et devint le chroniqueur occitan de Radio Marseille-Provence.

Loïs Roux était aussi un poète d'expression française, et en 1930, ses amis le décidèrent à sortir un recueil, « Les siècles d'or ». Mais ces textes, d'inspiration parnassienne, sont loin de valoir, si l'on excepte les sonnets, sa production occitane.

Il avait préparé pour la publication 2 recueils dans notre langue : « *Dins leis òrts de la comtessa* » (« Dans les jardins potagers de la comtesse ») et « *La flauta de bòsc* » (« La flûte de bois »). La parution en a été annoncée à maintes reprises mais pour des raisons qui m'échappent ne s'est jamais concrétisée.

Cela est regrettable et je souhaite que les œuvres complètes, ou si cela n'est pas possible, au moins un choix des meilleurs poèmes de Loïs Roux qui est décédé à Marseille en 1951, fasse l'objet d'une publication.

## LE CHANOINE JOSÈP ROUX

Nombreux sont les hommes d'église qui ont participé à la renaissance occitane, comme d'ailleurs, dans l'autre camp comme l'on disait au XIX<sup>ème</sup> siècle lorsque les oppositions étaient simples, chez les enseignants laïques. Cela se comprend car ces hommes étaient les dépositaires d'un certain savoir. Ce n'est donc pas un hasard, si à côté des poètes ouvriers, on trouve une vaste panoplie de personnages de tous les milieux qui ont illustré l'occitan : c'est ainsi que la renaissance occitane constitue une œuvre nationale autonome dans le cadre de l'état national français qui est un fait politique dont les origines, comme toujours, sont économiques.

La renaissance a été plus tardive en Occitanie du nord, en Limousin et en Auvergne, qu'en Occitanie méditerranéenne en raison des différences de développement économique. J'ai présenté un écrivain limousin pré-renaissantiste, Joan-Baptista Foucaud (*La Marseillaise*, 3 décembre 2000), mais c'est bien plus tard que la renaissance se développera en Limousin. L'homme qui en est à l'origine est Josèp Roux. Il est né à Tulle (Corrèze), le 19 avril 1834, le dernier de la famille d'un pauvre bottier, Leonard, et de sa femme, Margarida Chastang, comptant quatorze enfant dont 5 seulement dépasseront l'adolescence. Très pieux, ils mettent le jeune Josèp à l'école des Frères ; il entre ensuite au collège de Tulle où il est un élève brillant se distinguant dans l'étude du latin et du grec, les « humanités » comme on disait alors. En classe de première, il obtient le prix d'honneur de rhétorique. Il entre au Petit Séminaire de Servières, près de Tulle, en 1852, puis l'année suivante, au Grand Séminaire de cette cité. Il est ordonné prêtre en 1858 et devient professeur au Petit Séminaire de Brive. Mais, il n'était pas fait pour l'enseignement. Il abandonne le professorat et est nommé vicaire à Varetz où il restera jusqu'en 1865, année où il est nommé curé à Saint Sylvain, entre Brive et Aurillac. Mais, c'est un urbain qui n'aime pas la campagne, sauf à la belle saison, et il obtient en 1870, une place de précepteur en Normandie ! Survient la guerre franco-prussienne ; il revient par force à Saint Sylvain. En 1876, il est déplacé à Saint Hilaire Peyroux, riche commune près de Tulle. En 1885, sa publication des « Pensées », qui sont commentées en Sorbonne, le font considérer comme un grand moraliste ; elles sont couronnées par l'*Académie Française* et il devient chanoine prébendé à la Cathédrale de Tulle. C'est la gloire ! Il vit désormais dans cette ville où il va continuer d'écrire en français, mais aussi et surtout en occitan. Il y meurt, victime d'une pneumonie, le 4 février 1905.

Josèp Roux, dont l'occitan limousin est la langue maternelle, a commencé à écrire en français, langue apprise à l'école. C'est d'ailleurs les « Pensées » qui le feront connaître au grand public. Il donnera plus tard les « Nouvelles pensées » dont le succès sera bien moindre. Il a également publié en français divers textes et a laissé de nombreux manuscrits.

Il semble découvrir l'occitan dans l'écriture vers 1871, lorsqu'il écrit ses premières fables. Et surtout en 1874, avec un sonnet à Pétrarque qu'il rédige à l'occasion des fêtes organisées par le *Felibritge* en l'honneur du poète toscan. Mistral, qui veut développer le *Felibritge* en Limousin, le nomme majoral lors de la réorganisation de 1876. Désormais, le chanoine Roux va écrire de nombreux poèmes dont beaucoup demeureront inédits. Il collabore à *La Revue des Langues Romanes*, *La Revue Félibréenne*, *l'Armanac de Lengadòc* (*L'Almanach de Languedoc*) ainsi qu'à d'autres publications.

Son œuvre majeure paraît en 1889, « La Chanson Lemosina » (« La Chanson Limousine »). Il s'agit d'une sorte de panthéon des gloires du Limousin constitué de fragments narratifs, lyriques ou épiques, qui célèbrent les hauts faits et les grandes figures du passé. L'inspiration relève du nationalisme félibréen de son époque, et il ne paraît pas s'aviser du sens clérical qu'il donne à son œuvre. L'art est aussi sans problème : pas de modernité, la facture étant celle d'un romantisme français passé de mode.

Finalement, c'est dans son affirmation moderne d'une large occitanité grâce à une orthographe qui s'éloigne de celle des premiers félibres, que Josèp Roux se montre novateur et prépare l'avenir. Disons que sa pensée linguistique est moderniste alors que sa pensée morale et sociale est traditionnelle et droitière. Il est un homme du peuple qui collabore avec la bonne société provinciale à laquelle il appartient désormais.

Mais, cela ne doit pas nous masquer l'importance de Josèp Roux car son exemple a permis une reprise d'écriture en Limousin, et jusqu'à une époque récente, beaucoup d'auteurs se sont inspirés de lui. En outre, il a publié en 1893, une grammaire qui a permis ultérieurement de fixer l'occitan limousin. Et puis, malgré leurs défauts, on trouve dans « La Chanson Lemosina » quelques morceaux qui ne dépareraient pas dans une anthologie.

## JOAN-FRANCÉS ROUX, DIT ROUX DE MAZARGUES

Joan-Francés Roux, dit Roux de Mazargues, en raison du fait qu'il signa ainsi ses « Contes dau vilatgi » (« Contes du village »), parus en 1869, est né effectivement dans cette banlieue marseillaise, alors village relativement isolé, le 9 pluviôse, an XI, c'est-à-dire le 29 janvier 1803.

De même que beaucoup de Marseillais et de bas Provençaux de l'époque, il descendait d'une famille originaire du pays gavot, c'est-à-dire des montagnes de la Haute-Provence. Effectivement, son père, Estève Roux, fils de Père Annà Tassi, était né à Mariaud (actuelles Alpes de Haute Provence, ex Basses Alpes, auxquelles le changement de nom n'a pas procuré un emploi supplémentaire, bien au contraire !), en 1768. Il était venu s'établir berger à Mazargues, et s'y était marié avec Maria-Catarina Baudin, fille de Joan Andrieu Baudin, pâtre marzarguenc.

Il semble que son père avait une certaine instruction et qu'il savait écrire, chose normale chez les Gavots où l'instruction était plus développée que dans les autres régions d'Occitanie. Il plaça le jeune Joan-Francés, qui eut deux frères, dans une institution où il apparaît, à la lecture de son œuvre poétique, qu'il dut acquérir une instruction classique solide. La preuve en est son imitation d'une églogue de Virgile, ses traductions de La Fontaine, et aussi son habileté à mettre en scène les sujets tirés de son imagination.

Toutefois, ces études ne lui tournèrent pas la tête, et s'il ne devint pas berger comme son père, il s'installa d'abord comme paysan. En 1825, il épouse Francesa Maria Eufrosina Porte, qui est née à Rognes (B du R), le 9 mars 1807, mais est fille d'un bastidan qui habite alors Pichauris, sur le terroir d'Allauch. Cette solide fille de la campagne le seconde pour mener le bien qu'il a à Mazargues, au quartier de la Cachote. En 1827, naît une fille, Josefina, et deux ans plus tard, un garçon, Josèp Danís. La famille vit là jusqu'au moment où, en 1844, voulant tirer profit de sa connaissance des bêtes, Joan-Francés Roux ouvre une charcuterie au n° 34 de la rue Paradis, à l'angle de la rue Grignan. Il la transporte en 1849, au n° 31 de la rue de la Palud (actuel n° 27). En 1860, il passe ce commerce à son fils après être devenu propriétaire de la maison où se trouvait son fond. Il se retire des affaires, vivant de ses rentes, et il profite de ses loisirs pour mettre à jour son œuvre poétique.

Au témoignage d'Antòni Conio, qui tenait ces renseignements du petit-fils de Joan-Francés Roux, il était un amateur de vieux livres et il hantait volontiers la librairie de Victor Boy, au n° 1 du boulevard Dugommier, qui devait d'ailleurs devenir son éditeur. Assez renfermé, il se plaisait dans la solitude. Passionné d'excursions, il connaissait dans tous ses recoins le massif de Marseilleveyre ainsi que la plupart des collines entourant la ville où il allait souvent herboriser, toujours seul.

C'est en 1868 qu'il fut victime d'une première attaque qui le paralysa, et désormais, il ne quitta plus guère son cabinet, consacrant son temps à préparer l'édition de ses « Contes dau vilatgi ». Il procéda à la correction des épreuves et eut la satisfaction de voir paraître l'ouvrage peu avant sa mort qui survint le 13 novembre 1869.

Joan-Francés Roux n'a collaboré à aucun des nombreux journaux qui furent publiés en occitan en Provence et plus particulièrement à Marseille, centre principal d'édition. Il se contentait de les présenter ses contes à ses amis, et c'est probablement le libraire Boy, qui en avait connaissance, qui le poussa à les publier.

Ce qui est fort heureux, car Joan-Francés Roux est un écrivain qui a su recueillir et présenter d'une façon très agréable, les légendes populaires qui se disaient lors des longues soirées hivernales, en ce temps où la télévision n'avait pas encore cours ! Mais, il a su aussi les agrémenter avec des histoires contemporaines, fruit probable de son imagination, mais qui sont très bien trouvées ! Il sait ménager ses effets, et ne se montre pas grandiloquent même

lorsque le sujet s'y prête. Certes, il n'a pas le souffle d'un Gelu, mais il est loin devant la plupart des auteurs de son époque comme Père Bellot ou Fortunat Chailan.

Un écrivain solide et dépouillé donc, qui de plus, utilise une langue nerveuse, où l'influence du français ne se fait pas sentir. Un exemple que l'on aimerait rencontrer plus souvent.